

Images brisées

LEYS, Simon, *Images brisées* (1976). Paris. Les Belles Lettres. 2026. 166 pages.

Cinquante ans après l'édition de Robert Laffont, Les Belles Lettres reprennent ce volume d'articles de Simon Leys, nom de plume de Pierre Ryckmans (1935-2014), parus dans divers supports en 1975 et 1976, après la publication *des Habits neufs du président Mao* (1971) aux éditions Champ Libre.

La première partie, qui occupe la moitié du recueil, est composée de témoignages recueillis lors de son dernier séjour à Hong Kong de la part d'exilés qui n'étaient pas des *ch'u-shen hao* – jeunes de bonne famille, c'est-à-dire des paysans, des travailleurs pauvres ou des enfants de bureaucrates et de membres du Parti – et avaient dû quitter le pays, en cachette, souvent à la nage, après avoir subi brimades, arrestation, emprisonnement, camps de travail ou pire, cela pour avoir dénoncé les mensonges, l'accaparement, les abus, le népotisme, le mépris des dirigeants.

Il entreprend ensuite de faire le point sur le pays. Lors de la *Révo. cul. dans la Chine pop.*, les arts et les lettres furent malmenés. Beaucoup d'œuvres furent brûlées, livres, mais aussi calligraphies qui constituent le grand art du pays ; les musées furent fermés sept à huit ans, et par la suite des pancartes avec l'inscription « Fermeture provisoire pour travaux » demeurèrent bien souvent accrochées sur les portes. Il consacre un article à la façon dont les dirigeants maoïstes ne purent gommer l'œuvre de Lu Shun (1881-1936), considéré comme le plus grand écrivain moderne du pays. Quant à la politique, dans un monde où « deux et deux font cinq », le langage codé est la règle, les grands « mouvements de masse » sont téléguidés d'en haut, comme celui qui visait à la critique de Confucius et d'un ancien haut responsable militaire. L'article le plus intéressant est l'analyse qu'il donne du manifeste « À propos de la démocratie et de la légalité sous le socialisme » de Li Yi-Che, pseudonyme des trois rédacteurs qui dénoncèrent la politique chinoise en tant que « dictature social-fasciste de type féodal ». Puis, Simon Leys brosse les portraits de Chuang Kai-Shek (1887-1975) et de Mao Tse-Tung (1893-1976) – encore en vie lorsque l'auteur tenait la plume – sous le titre de « Nécrologie ».

« Annexe : Mondanités parisiennes » reprend deux articles. Le premier nous offre l'exécution *manu militari* de Barthes. Dans « L'oie et sa farce », Simon Leys fait un sort à une certaine Michelle Loi qui avait écrit un livre, *Pour Luxun* (sic) *Réponse à Pierre Ryckmans (Simon Leys)*, paru à Lausanne en 1976. Tout en nous offrant son savoir sur la Chine d'avant Mao, en faisant l'analyse du maoïsme parisien dont « le-quotidien-le-plus-sérieux-de-Paris » dans « la grande République de Pompidolia » se faisait l'écho, en soulignant avec justesse le caractère religieux d'une certaine idéologie militante, en désignant l'honnêteté factuelle comme critère absolu, il fait montre d'un incomparable talent de polémiste. Savoureux !

Vieilles querelles ? Simon Leys, opposé aux idéologues germanoprats – dont Sartre qui, la guerre finie et le danger passé, s'était soudainement intéressé à la politique... – décrivait le maoïsme sans aveuglement en 1975, comme Orwell avait fait pour le stalinisme dans les années 30. Aujourd'hui, certes, l'autoritarisme des dirigeants chinois, qui ont enterré le maoïsme, s'est atténué ; cela dit, le dernier numéro du « quotidien-le-plus-sérieux-de-Paris » fait état de l'interdiction pour les familles d'aller sur la tombe des victimes de la sanglante répression de place Tian'anmen (1989). Et aujourd'hui, les recettes de la dictature identifiées par Simon Leys en séduisent beaucoup. Les ingrédients sont toujours les mêmes : arbitraire, autocratie, violence, langage dévoyé, népotisme, prédation, méfiance à l'égard des sciences sociales et de la justice, etc., etc., et les mensonges sont devenus *fake news*.

Citations

« L'accomplissement majeur du régime maoïste, sur lequel est à juste titre assis l'essentiel de son crédit en Chine et dans le monde, c'est de réussir à peu près à nourrir et à loger son peuple (...) ce qui, si l'on y songe, constitue, le minimum que *n'importe quel éleveur veut assurer à son bétail*. » p.23

« En Chine, la politique des musées oscille – comme la politique culturelle en général, et la politique tout court – entre deux pôles contradictoires. D'un côté il y a la *théorie maoïste* dans toute sa pureté ; elle présente une assez belle cohérence, mais si on veut l'appliquer avec une certaine rigueur logique, il faut supprimer les musées, ou à tout le moins, vouer au bûcher les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de leur contenu (tâche à laquelle se sont appliqués les Gardes rouges, non sans succès). De l'autre côté, il y a la « *pratique révisionniste* » qui autorise, voire même encourage, la préservation de l'héritage artistique. » p. 87-88

« La politique maoïste ne s'exprime que dans un langage codé où les choses ne sont jamais ce qu'elles proclament, où les mots ne signifient jamais ce qu'ils désignent (ils désignent souvent le contraire !). » p.101

« (...) une dame donc, un peu exaltée et brûlant pour sa religion maoïste du feu des néophytes (sa conversion est de date récente, mais comme elle venait de l'église stalinienne, elle n'a pas eu à faire une bien longue route) s'est mise en tête d'accumuler les mérites du paradis de Mao (ceux-ci ne se comptent pas en centaines de jours d'indulgence mais en semaines de congés payés à Pékin) par la dénonciation des hérétiques et des mal-pensants. » p.153

« Avant la « Révolution culturelle », la Chine populaire a produit dans tous les domaines des sciences humaines une masse de travaux savants impressionnants et par la qualité et par la quantité. (...) Tantôt avec sincérité et tantôt de façon formaliste, ces travaux chinois ne manquaient jamais de rendre hommage dans leurs prémisses ou leurs conclusions aux préceptes de l'orthodoxie marxiste, mais ceci n'enlevait rien à leur intérêt pour le lecteur incroyant car, dans leur méthode, ils respectaient les lois universelles de la science – lesquelles, en dernière analyse, découlent toutes d'un seul axiome implicite : *un fait, même infime, est plus respectable qu'un Maître-à-penser, même Grandiose*. Mais un tel principe comportait évidemment un intolérable potentiel de subversion : il impliquait la possibilité de critiquer le Grandiose-Maître-à-penser chaque fois qu'il lui plairait de déclarer que deux et deux font cinq (ça lui arrive souvent). Le sort de l'Université, bastion traditionnel de la pensée critique s'en est donc trouvé scellé : avec la « Révolution culturelle », Mao a mis un terme à cette survivance de l'âge prétotalitaire. » p. 157-158.

« Mais sur ce chapitre, notre pétulante chaisière de la chapelle maoïste parisienne surpasse ses modèles et ses maîtres de la République populaire : en effet, alors que ces derniers doivent faire effort pour oublier ce qu'ils savaient, chez elle au contraire l'ignorance est spontanée, elle coule de source, c'est une vertu innée... » p. 159